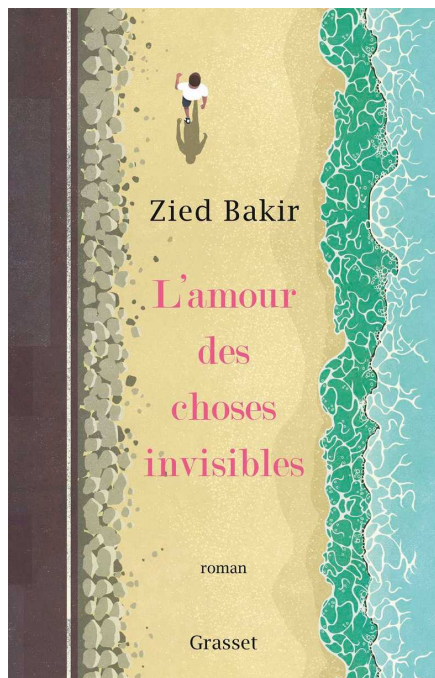




Zied Bakir : *L'Amour des choses invisibles* (2021) Sécularité

Synchrétisme ; Sécularité ; Religion ; Spiritualité ; Hérésie ; Picaresque ; Humour ; Coran ; Islam ; Catholicisme ; Occident ; Orient ; Exil ; Marche ; Illusions ; Postmodernité ; Absurde



Date de publication originale : 2021.
Pages : 176 p.
Langue d'écriture : Français. Œuvre traduite : Non.



© JF PAGA - Zied Bakir

Résumé :

Un jeune Tunisien sans papiers, passionné de littérature et de spiritualité, vit en marge à Paris. Après une déception affective, il accepte un programme de retour volontaire vers son pays natal. Cependant, son véritable projet dépasse ce simple retour : animé par une vision utopique, il rêve d'un pèlerinage pédestre vers La Mecque, qui serait le pendant oriental du chemin de Compostelle. Ce voyage le pousse à traverser la Libye, alors dévastée par la guerre civile. Son périple est alors brutalement interrompu : arrêté et emprisonné, le narrateur fait l'expérience de la violence et de l'absurde de l'enfermement. Il se replie ainsi sur ses pensées, ses rêves et son imaginaire, trouvant dans la poésie et la réflexion spirituelle une manière de résister au désespoir. Entre récit d'errance



et fable contemporaine, *L'Amour des choses invisibles* met tout à la fois en scène (et à mal) le dénuement des apatrides et la force des idéaux – la foi, la liberté intérieure, l'amour des mots – qui donnent sens à une existence ballotée entre déracinement et espérance.

L'auteur :

Zied Bakir est né en 1982 à Ghraïba en Tunisie. Il développe très tôt un vif amour pour la langue française. En 2006, il obtient une maîtrise en langues et littéraires françaises à Sflax, une formation dont il se sert pour émigrer à Paris, à l'âge de vingt-quatre ans, où il entame des études de lettres. En 2010, il autoédite son premier roman, *On n'est jamais mieux que chez les autres*, qu'il vend lui-même dans les rues du quartier de Saint-Germain-des-Prés¹. Ce récit, teinté d'humour et de dérision, esquisse déjà les thèmes qui parcourent le reste de son œuvre : l'exil, l'identité instable, l'écriture comme refuge. En 2015, Zied Bakir entreprend un pèlerinage vers La Mecque, mais tandis qu'il traverse la Libye, il tombe aux mains d'une milice et se fait emprisonner, une expérience traumatique qu'il transfigurera dans son deuxième roman : *L'Amour des choses invisibles* (Grasset ; 2021). Cette œuvre à dimension autofictionnelle mêlant spiritualité, satire et quête intérieure est nourrie d'influences allant de la mystique soufie au poète Arthur Rimbaud. De retour en France en 2017, l'auteur s'installe à Anduze dans les Cévennes. Il poursuit l'écriture en explorant les nuances identitaires d'un déraciné volontaire. Son troisième roman, *La Naturalisation* (Grasset ; 2025), en est l'aboutissement : un personnage double, Elyas Z'Beybi, navigue entre Paris et la Tunisie dans une quête d'appartenance qui mêle absurdité bureaucratique et tentatives d'insertion ratées. Zied Bakir est aujourd'hui reconnu comme une voix francophone singulière qui ne se revendique ni d'un nationalisme littéraire ni d'un récit militant. Bien plutôt, il incarne une écriture des marges : une écriture libre, exilée, toujours en mouvement.

¹ En 2012, ce roman est publié chez Erick Bonnier.



Sécularité et syncrétisme

« – Moi, je suis musulman catholique. – Ah oui ? – Inchallah !
Nous rîmes tous les deux de bon cœur. » (p. 58)

Les premières pages du récit qu'est *L'Amour des choses invisibles* de Zied Bakir donnent directement le ton :

Jeanne d'Arc était l'incarnation de mes premières amours françaises [confesse le narrateur]. C'est elle qui m'avait appris l'opiniâtreté. *J'irai à Chinon, dussé-je, pour m'y rendre, user mes jambes jusqu'aux genoux.* Les mots de la Pucelle étaient gravés dans ma mémoire. À l'époque, mon Chinon à moi, c'était Paris, et maintenant c'est La Mecque, ou plutôt, le chemin qui y mène et que j'ai moi-même tracé. (p. 11-12)

D'emblée, le récit installe ainsi une sorte de dissonance entre des éléments *a priori* antithétiques. Il est en effet surprenant, voire risible, que le narrateur autodiégétique, un jeune Tunisien sans papiers tirant profit du dispositif de « retour volontaire » mis en place par la France, songe à son engouement pour Jeanne d'Arc, une femme guerrière, sainte de l'Église catholique, récupérée par certains mouvements idéologiques pour symboliser la lutte nationale contre l'envahisseur étranger. Réunion *surprenante*, mais peut-être aussi *provocante* : quelle hérésie, sans doute, que de comparer la quête divine de Jeanne d'Arc vers Chinon à celle d'un musulman en route vers La Mecque. Le mélange des références culturelles et religieuses ne s'arrête pas là : alors qu'il vient d'indiquer souhaiter réaliser un pèlerinage vers La Mecque, le narrateur nous raconte pourtant « [qu']une heure plus tôt [il] faisai[t] un dernier pèlerinage à Notre-Dame de Paris » (p. 12), haut lieu symbolique de l'Église catholique². Cependant, si le narrateur souhaite se rendre dans la célèbre cathédrale, ce n'est que dans l'espoir d'y trouver « au dernier moment, celle qui [l]e retiendra, [s]a bohémienne, [s]on Esmeralda » (p. 12). Ainsi, même si la référence à Victor Hugo peut évidemment renvoyer à l'Occident, à la France et à la religion catholique, la mention de la bohémienne Esmeralda, quant à elle, désacralise les motivations du narrateur. On comprend ainsi rapidement que les rapprochements que l'on pouvait croire provocateurs sont en réalité également anodins et innocents. Quoiqu'iconoclastes, les syncrétismes culturels et religieux que le narrateur propose correspondent avant tout à une nouvelle façon de voir et d'appréhender le monde, patrie de l'apatride : « pour vivre dans le vrai apprenez à jouer la comédie. Ne vous prenez pas trop au sérieux [...]. N'écoutez personne, soyez votre propre prophète » (p. 40), explique un jour Monsieur de

² De la même manière, quelques pages plus loin, le narrateur continue à mêler son ambition de rejoindre La Mecque à des évocations éminemment chrétiennes comme le chapelet, la notion de vœu, la vocation missionnaire ou encore l'âge du Christ à sa crucifixion : « avec mon chapelet autour du cou et mon projet de marcher jusqu'à La Mecque, je me trouvais dans l'obligation de faire vœu de chasteté et veiller à ne pas gâcher ma vocation naissante de *missionnaire*. À trente-trois ans, mon temps était venu. » (p. 16)



Sonvraynon au narrateur. Ce personnage haut en couleur incarne d'ailleurs le syncrétisme religieux et culturel dans le roman. Il s'agit d'un homme au physique d'ascète bouddhiste³ portant un « turban vert⁴ » (p. 29), un « blue-jean délavé et des mocassins noirs⁵ » (p. 29) dénommé Eliaz, « un prénom à la fois breton, hébraïque, biblique et coranique, et qui signifie : Divin » (p. 42)⁶. Monsieur de Sonvraynon est d'ailleurs le fondateur de la Mosquée Arthur Rimbaud⁷ – une « mosquée mixte » (p. 32) dans laquelle « [l]es femmes et les hommes [se] mélangeaient dans une ambiance bon enfant » (p. 32) – ainsi que l'auteur d'une version révisée du Coran :

Il en réalisa une nouvelle traduction, à sa guise, selon ses propres interprétations. [...] “Certains illuminés vous diront qu’il y a tout dans le Coran, absolument tout. [...] Eh bien moi je trie. Je distingue le bon grain de l’ivraie. [...] Un texte sacré n’est pas une pièce de musée, c’est un texte vivant qui doit savoir faire peau neuve.” Monsieur de Sonvraynon rassembla les versets qui lui semblaient peu catholiques dans un petit volume qu’il intitula ironiquement *Joyusetés de l’Ancien Coran*. Il y était question de mutiler les voleurs et autres anachronismes, de versets judéophobes et misogynes, ou de galimatias indéchiffrable puisque jamais traduits. De la sorte, disait-il, tout homme doué de raison et vivant avec son temps peut identifier la tumeur, car ces joyusetés sont en vérité une tumeur maligne. D’ailleurs, affirmait-il, ces élagages sont conseillés par le Coran lui-même. Il s’appuyait en disant cela sur un verset explicite : *Vous avez votre religion et j’ai la mienne*. (p. 35-36)

Bien évidemment, ces différentes diverses réappropriations et réinterprétations sont considérées comme profondément impies tant par l'« Association des Amis d'Arthur Rimbaud » que par ceux que le narrateur nomme les « Hirsutes » (p. 31). Il va donc de soi qu'une telle dimension désacralisante s'accompagne d'un ton tout à fait particulier : il n'est ainsi pas surprenant de voir le roman adopter les codes du roman picaresque et quichottien⁸ tout en privilégiant une tonalité tantôt burlesque tantôt héroï-comique pour désamorcer la nature hérétique du propos (p. 76-80). Le héros est un individu sans papiers et sans le sou allant d'aventure en aventure et ne devant sa survie face aux déconvenues de ses rêves fous qu'en (s')inventant de nouvelles histoires⁹ :

³ « C'était un homme grand et mince, comme un bambou » (p. 29).

⁴ Un vêtement important dans la culture soufie et hindoue.

⁵ Éléments vestimentaires que l'on pourrait qualifier de séculaires.

⁶ On retrouve ce prénom, sous un graphie légèrement différente (*i.e.* Elyas) dans le roman suivant : *La Naturalisation* (2025).

⁷ Dont la référence n'est évidemment pas anodine, Arthur Rimbaud étant un poète français iconoclaste, un infatigable marcheur rebelle et bohème (renommé « l'homme aux semelles de vent », par la postérité), puis un explorateur – et trafiquant d'armes – en Abyssinie. Toute sa vie, Rimbaud sera aux prises avec les croyances religieuses et avec sa foi.

⁸ « Je brandissai mon bâton telle une épée : “*Ne fuyez pas lâches et viles créatures, c'est un seul chevalier qui vous attaque !*” Je poussai les cris de Quichotte face à ses moulins à vent, l'autre livre qui me fit perdre la boule. » (p. 62).

⁹ En plus d'être une panacée, les histoires sont également présentées comme étant la seule véritable richesse dans ce monde (postmoderne) : « On me plaça à côté d'un homme en costume. Cela faisait une éternité que je n'avais reniflé de près un homme libre. Un homme d'affaires. Mais encore ? Dans le pétrole. Il travaille dans le pétrole mais sans le musc et sa vie est réglée comme une montre suisse. En voyage d'affaires, fait-il blasé. Il n'en dit pas plus. Il préférerait me laisser la parole : “Vous, vous avez une histoire”, me dit-il, presque envieux. Mes haillons, la coiffure de bagnard et mon air cadavérique lui mettaient la puce à l'oreille. Je me sentis devenir riche comme si j'avais soudainement gagné à la loterie. Avoir une histoire à raconter, une histoire pour mes vieux jours, une histoire à enjoliver à ma guise et qui me survivra, cela valait bien tous les costumes du monde. » (p. 149)



Je peaufinais ma fausse déposition pour le cas où je me ferais pincer : Un trafiquant inconnu aurait abusé de ma naïveté pour transmettre de la drogue à son complice à Orly. Je pouvais la modifier à ma guise [...]. Voilà, cette fois les risques sont calculés au zéro près. Mais comment peut-on être aussi naïf [m'objecterait-on] ? [...] Après ma lubie de vouloir traverser à pied un pays en guerre, on pouvait facilement croire que je n'obéissais pas à des lois terrestres. J'avouerais moi-même que j'étais d'une naïveté malade [...]. Voyez-vous, si vous saviez vraiment qui je suis vous me comprendriez [...]. – Et qui êtes-vous donc ? – Eh bien, en vérité je suis... je suis le fils de Don Quichotte et de Madame Bovary. (p. 168-169)

De manière générale, ce roman – probablement une autofiction – constitue une tentative de sublimation, par le biais de la mise en récit et de l'invention, d'une expérience traumatique vécue par l'auteur et par le narrateur du récit : leur enfermement dans une prison libyenne¹⁰.

Pour conclure, on soulignera qu'une telle entreprise de désacralisation s'accompagne de l'instauration d'une spiritualité nouvelle. Au-delà de l'invitation de Monsieur de Sonvrayon à « ne pas résister au vent », à être « flexibles et aérodynamiques » (p. 40), c'est-à-dire à prendre la vie comme elle vient et à l'aimer comme elle est, sans besoin d'adhérer à autre chose qu'à ses propres dogmes, qu'à ses propres histoires, toujours en évolution et toujours en mouvement, la libre spiritualité que se construit le narrateur est à trouver dans la marche. La marche comme élément identitaire et salvateur est en effet une thématique structurante du roman¹¹, ainsi qu'en témoigne l'intérêt du narrateur pour la sculpture *Homme qui marche* (1960) d'Alberto Giacometti, une œuvre phare de la résilience humaine après les traumatismes causés par la Seconde Guerre mondiale :

Il y avait une rétrospective de Giacometti au Centre Pompidou. Je m'y étais rendu pour voir le célèbre *Homme qui marche*. Je n'avais pas d'engouement particulier pour l'œuvre de Giacometti mais cet Homme qui marchait immobile et attirait les foules m'intriguait. Cette silhouette frêle aux longues jambes et la tête lourde, un peu mélancolique, un peu perdue, l'air de marcher à la poursuite d'un but inconnu, sans faire partie de la foule, tel un passant pressé de gagner un monde où quelque chose l'attend. Quel était donc son secret ? (p. 59)

Quel était donc son secret ? Une liberté retrouvée mais atrocement nue, peut-être. Une nécessité de se relever et de continuer à avancer dans un monde en ruines. Un élan vital, une absence de tout autre but que celui de survivre, triste lot de consolation de ceux qui errent. L'épilogue du roman n'hésitera cependant pas à briser certaines des illusions romantiques liées à la figure du pauvre hère, de l'exilé, du *Wanderer* et à réaffirmer la véritable spiritualité du monde moderne :

Les papiers, ça vous change un homme [explique le narrateur]. Ma quête spirituelle s'est transformée en son opposé.

Je ne pensais plus qu'à l'argent, comment en gagner sans trop d'efforts et le faire fructifier. Je m'intéressais à la

¹⁰ Ce parallélisme entre l'expérience de l'auteur et du narrateur est rendu explicite par la notice biographique de Zied Bakir présente sur le quatrième de couverture de *L'Amour des choses invisibles*. Quoiqu'il s'agisse d'une information tirée d'un périexète généralement d'origine éditoriale, il serait surprenant que l'auteur n'ait pas avalisé cette décision et donc rendu possible – et légitime – un tel rapprochement.

¹¹ « Toute mon identité se résumait à mes pieds » (p. 16) ; « Je marche vers le vide et chaque pas est un pèlerinage. Les pieds et la tête font sablier : tous les soucis repoussent dans les pieds et finissent absorbés par la terre. » (p. 18) ; etc.



spéculation immobilière et aux placements boursiers. Je ne lisais plus de littérature. J'aspirais seulement à une vie normale et sans histoires, comme si je me réveillais d'une longue illusion. Moi qui rêvais de marcher sur la planète j'avais enfin les pieds sur terre. (p. 176)



Autres œuvres

On n'est jamais mieux que chez les autres, Paris, Erick Bonnier, 2012.

La Naturalisation, Paris, Grasset, 2025.

Pour aller loin

Redouane Najib, *Créativité littéraire en Tunisie*, Paris, L'Harmattan, 2015.

Interview : <https://afriquemagazine.com/zied-bakir-c-est-un-entetement-l-ecriture-ou-la-mort>
[page consultée le 5 septembre 2025].